

Marie à Gethsémani.

Jésus ne prend avec lui que Pierre, Jacques et Jean pour l'accompagner au Jardin des Oliviers, appelé Gethsémani. C'est là qu'il va se préparer aux multiples épreuves de sa Passion. Il a besoin de rejoindre son Père, avec qui il ne fait qu'un. C'est l'acte d'amour ultime et incompréhensible qui se met en place. Pendant trois ans, Jésus a parlé d'amour, de Royaume de Dieu qui doit réunir tous les hommes dans ce projet divin. Il a répété à l'infini : « Le bon berger donne sa vie pour ses brebis. ».

Maintenant, le scénario se met en place. « Mon Père et moi ne font qu'un, et je dois faire la volonté de mon Père ».

Jésus s'isole dans une grotte, comme il y en a plusieurs dans cette colline. Il laisse ses apôtres à part en leur recommandant de prier avec lui et entame la première étape de sa passion douloureuse. Il entre en disposition complète, en communion intime, en parfaite symbiose avec le Père et l'Esprit pour vivre les événements qui vont suivre. Quand il retourne vers ses apôtres, il les trouve endormis :

« Ne pouvez-vous pas veiller une heure avec moi ? L'esprit est prompt mais la chair est faible ! ».

Son visage défait exprime une grande angoisse, une sorte de désolation profonde. Ce n'est pas la peur des souffrances qu'il peut envisager, mais bien la vision de toutes ces âmes, présentes et à venir, qui refuseront et ne profiteront pas du sacrifice rédempteur du Dieu Amour. Il est venu sur cette terre pour sauver tous les hommes, mais beaucoup ne comprendront pas cet incroyable, cet incompréhensible don d'amour. Dieu Créateur, Tout-Puissant, accepte la souffrance, la déchéance, l'abaissement ultime pour se faire mendiant d'amour, et nous dormons sur nos deux oreilles, indifférents et lointains.

Marie est partie elle aussi pour Gethsémani. Elle accompagnera son Fils jusqu'au bout, sans s'arrêter sur les risques qu'elle peut prendre. Jésus est là, tout prêt, en prière. Son cœur de mère rejoint la détresse du Fils. Elle sait qu'elle va vivre un drame, la mise à mort de l'agneau offert en sacrifice. Elle a été préparée, mais la connaissance ne protège pas le cœur. Elle a vécu les tressaillements de Jésus en son sein, elle l'a tenu dans ses bras, chantant doucement pour le rassurer et l'endormir. Dieu lui avait confié son être lui-même, sa nature divine faite chair. Marie avait pour mission de le protéger, de lui permettre de grandir dans l'amour et la sagesse. Aujourd'hui, tout est bouleversé. Les repères sont balayés, la raison est provoquée, l'amour est bafoué.

Mais que signifient ces petites lumières au loin ? Elles se rapprochent. Il y a du bruit, des éclats de voix, des cliquetis d'armes. C'est le groupe des serviteurs du

Grand-prêtre. Et Jésus qui s'approche vers eux. Un homme se détache et viens l'embrasser, c'est Judas :

- Salut Maître !

Les autres se précipitent :

- C'est toi, Jésus de Nazareth ? Nous venons t'arrêter !

« Non, pense Marie, ils ne toucheront pas à mon Fils ! Ils n'iront pas jusqu'à ce sacrilège ! ».

Heureusement, Pierre arrive, armé d'une épée. Il veut défendre son maître. Il le lui avait promis.

- Non, Pierre, remets ton épée au fourreau. Il faut que les choses s'accomplissent...

Et Jésus se laisse ligaturer, et repart en prisonnier de soldats tout joyeux de la mission accomplie.

On imagine le groupe qui s'éloigne, comme un fondu enchaîné, laissant Marie et les disciples effondrés. C'est même la débandade pour tous les amis.

Marie garde toutes ces choses dans son cœur. C'est évident pour elle. Il faut suivre Jésus pas à pas, être avec Lui, tout le temps. Maintenant, courir au temple pour voir la suite des événements.

Marie au palais du grand-prêtre Anne.

Depuis son arrestation, Jésus a subi en permanence les outrages des soldats qui l'emmenaient au palais de Anne. Il était tiré, propulsé, écartelé sans cesse par des cordes actionnées par des soldats qui s'acharnaient sur lui comme un agneau choisi pour le sacrifice. À ces brutalités s'ajoutaient les insultes et les pluies de coups pour le plaisir d'humilier et de bestialiser un objet de haine.

C'est dans cet état extrême d'épuisement, défiguré, contusionné, couvert de sang, qu'on pousse Jésus sur l'estrade, face au grand-prêtre. Anne est un personnage trouble, assoiffé de pouvoir. Il a passé de nombreuses années à exercer la charge de Grand-Prêtre avant d'être déposé au profit de son gendre Caïphe. Mais c'est toujours lui qui « tire les ficelles » et dirige les affaires en sous-main. Il a très vite considéré Jésus comme un concurrent dangereux qu'il fallait éliminer coûte que coûte.

Maintenant, il triomphe. Il a enfin devant lui Celui qui causait sa peur et sa haine.

- Alors, c'est toi le roi des juifs ?

Ironise-t-il à l'encontre de ce qu'il perçoit comme un pantin désarticulé inoffensif. Mais il veut jouer au Grand-Prêtre en exercice et entame le procès. On écoute les témoins à charge. Problème ! Les arguments se contredisent. Anne provoque Jésus, l'insulte pour le forcer à parler mais il se heurte à un mutisme qui l'énerve

et accroît sa fureur. De guerre lasse, il envoie chez Caïphe ce prétendu roi, trop aveugle qu'il était pour comprendre à qui il avait à faire.

Marie, avec ses compagnes, arrive au Palais de Anne lorsque Jésus en sort pour être conduit chez Caïphe. Elle croise le regard profond, chargé d'amour, de son Fils titubant et malmené par les soldats. Elle contemple son enfant méconnaissable et toujours silencieux sous les crachats et les injures. Lui si beau, si digne, au port si majestueux, que les foules abordaient avec respect pour implorer une guérison, qu'ont-ils osé lui faire ? Marie ressent le glaive au fond du cœur, et ses compagnes doivent la soutenir car elle défaille. Pourtant elle rassemble toutes ses forces pour suivre son Fils. Elle endurera toutes les épreuves, car l'amour ne se discute pas, ne connaît ni la fatigue, ni la peur, ni le renoncement.

Marie au palais du Grand-Prêtre Caïphe.

Le procès conduit par Caïphe fut encore plus odieux que chez le beau-père Anne. Le Grand-prêtre ne cessait de l'humilier par des injures et des réparties qui ridiculisaient les enseignements de Jésus. Les accusateurs n'apportaient aucun argument convaincant et Jésus gardait le silence. Pire, il ne regardait même pas Caïphe. Alors celui-ci, au comble de la rage et de l'exaspération le provoque une dernière fois :

- Je t'adjure, au nom du Dieu Tout-Puissant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils du Dieu béni !

Cette fois, Jésus répond calmement, avec une dignité toute divine :

- Je le suis, tu l'as dit, et, je vous le déclare, vous verrez un jour le Fils de l'Homme assis à la droite de la majesté de Dieu, et venant sur les nuées du Ciel.

Enfin Caïphe tient son procès :

- Il a blasphémé ! Qu'avons-nous encore besoin de témoins ?

Et, s'adressant à la foule :

- Que vous en semble ?

Tous les assistants se lèvent pour la condamnation :

- Il mérite la mort !

À ces mots, Marie, au milieu de la foule et proche de son Fils, défaille de nouveau, mais soutenue par ses compagnes, se laisse entraîner vers le palais de Pilate. Elle voit les soldats qui continuent de frapper Jésus jusqu'à le faire tomber. La foule n'observe aucune retenue et les plus excités se jettent sur le condamné pour lui cracher au visage, lui arracher la barbe et les cheveux.

Comment supporter ces cris de haine, ces insultes horribles de la part d'hommes et de femmes qui hier l'accueillaient comme un roi avec des rameaux d'olivier et des palmes ?

Comment ne pas avoir le cœur broyé par ces paroles de Jésus retournées et parodiées sous forme d'injures ?

Les hommes du Grand-Prêtre avaient bien fait les choses. Ils savaient répandre les pires calomnies accompagnées d'argent sous le manteau pour retourner l'opinion contre Jésus.

Lorsque la vérité est évidente, il n'y a rien de plus exaspérant que d'entendre des mensonges sans pouvoir se justifier. Marie entendait toutes ces horreurs et son cœur pur, virginal, ne pouvait supporter ce déferlement de haine. Jésus l'avait préparée à ce supplice, mais la raison ne calme pas le cœur. Les émotions sont trop fortes et balayent le mental. L'amour maternel submerge les paroles réconfortantes du Fils. Et pourtant, comme Jésus, elle se maintient dans la patience et la dignité. De plus, au milieu d'une foule hostile, elle ne peut que se taire et même se cacher derrière son voile.

Marie au palais de Pilate.

Nous sommes toujours en pleine nuit. Le complot était bien organisé. Les Princes des Prêtres et le Sanhédrin avaient décidé de se défaire de Jésus avant les grandes festivités du Sabbat. Pour eux, cet homme était un criminel capable de détruire l'État d'Israël par ses enseignements subversifs. Aussi, pas de demi-mesure, il fallait qu'il meure. Le problème, c'est que la situation politique imposait un accord avec l'occupant romain, en l'occurrence Ponce Pilate, gouverneur de Judée. Seul ce dernier avait le pouvoir de condamner à mort, et pour Jésus, il ne pouvait y avoir d'autre solution. Il fallait donc un chef d'accusation qui corresponde aux critères juridiques de Pilate.

Voici donc Jésus devant le gouverneur romain informé d'une manifestation juive exceptionnelle. En pleine nuit, il fallait qu'il gère une situation à laquelle il ne comprenait pas grand-chose.

On lui amène un homme aux vêtements en lambeaux, défiguré, couvert de plaies sanglantes, se tenant à peine debout, et il faut le juger comme un homme dangereux, capable de faire du tort à l'empire romain. Pilate veut régler cette affaire au plus vite.

- Es-tu le Roi des Juifs ?
- C'est toi qui le dis !

Et comme Jésus ne réponds pas aux accusateurs qui viennent influencer Pilate, celui-ci se trouve déstabilisé devant cet homme qui, sous ses haillons, conserve toute sa dignité et un ton de voix impressionnant.

C'est ainsi qu'il cherche à renvoyer le problème aux responsables juifs qui, eux, ne lâchent pas l'affaire. Finalement, puisque Jésus se dit roi des juifs, autant faire régler la question par le roi Hérode qui séjourne en ce moment à Jérusalem.

Marie suit son fils chez Hérode.

Il y a une logique implacable dans le déchaînement de la cruauté. Plus Jésus est malmené, dépersonnalisé, plus la tentation est forte de le traiter en objet, en jouet. La soldatesque ne s'en prive pas. Ils ont certainement entre leurs mains le pire des malfaiteurs, qui mérite le traitement habituel : coups, injures, crachats, moqueries grivoises. C'est dans cet état d'épuisement que Jésus est présenté à Hérode. Quel bonheur pour celui-ci d'avoir enfin un rôle à sa mesure. Les relations étaient mauvaises avec le gouverneur romain, Pilate, à propos d'un aqueduc saboté par les ouvriers juifs, et voici que ce même Pilate vient lui demander un service. C'est Hérode qui doit trancher sur la dangerosité de ce nouveau roi des juifs autoproclamé.

Enfin Hérode peut savourer son pouvoir. Il est reconnu et considéré par le gouverneur. Ce Jésus qui lui faisait tellement peur trente ans auparavant, qui rameutait les foules après Jean le baptiste, le voici enfin devant lui, à sa portée, à sa main. Il tient sa vengeance. Il ne fera qu'une bouchée de ce vagabond, et l'on saura qui est le vrai roi, le monarque légitime qui règne sur tous les juifs de Judée. Jean-Baptiste a été décapité, plus personne ne viendra lui faire la morale à propos de son mariage, et certainement pas ce Jésus qui se traîne devant lui comme un mort vivant.

Hérode prend donc la posture royale et interroge Jésus avec mépris :

- Alors, c'est toi qui endoctrines les foules, qui fait des miracles, et qui te proclames roi des juifs ?

Jésus reste muet et ne le regarde même pas, ce qui a le don d'énerver Hérode. Mais le message est clair. Le Royaume de Dieu n'est pas de ce monde.

Marie assiste à cet affrontement. Elle souffre à en défaillir mais elle est fière de son fils. C'est lui qui a le dernier mot par son silence. En face, le monarque est déstabilisé, il perd contenance, ne sait plus quoi faire et se contente de renvoyer le prisonnier à Pilate. C'est à lui de trouver une solution...

L'affrontement entre Pilate et les juifs.

Cette scène est largement développée dans les évangiles. Nous resterons du côté de Marie dont le cœur continue de se déchirer devant ce déferlement de lâcheté, de trahison, de violence sanguinaire. Jusqu'où iront-ils dans l'horreur, la cruauté, l'esprit de vengeance ?

Pilate voit revenir le prisonnier comme un colis aller-retour dont il ne sait que faire. Dans sa logique de gouverneur, il ne comprend pas l'acharnement du peuple juif, et spécialement les chefs des prêtres alors qu'il a devant lui un homme inoffensif, tout au plus un rêveur philosophe qui lui parle de vérité. On ne va pas condamner quelqu'un pour si peu ! Cela pourrait lui attirer des ennuis en haut lieu !

C'est alors qu'il a une idée « lumineuse ». Il va utiliser la coutume de relâcher un prisonnier chaque année pour la fête de la Pâque. Justement, il y avait dans les geôles ce Barabbas qui méritait cent fois la mort.

- Qui voulez-vous que je vous relâche, ce Jésus inoffensif ou ce dangereux Barabbas ?
- Barrabas ! hurle la foule en fureur.
- Alors, que dois-je faire de votre Jésus ?
- Qu'il soit crucifié, il mérite la mort !

Il était évident que la foule avait été manipulée par les responsables religieux dont Pilate avait relevé la jalousie. Mais que faire de plus devant des gens déchaînés prêts à l'émeute.

Alors le gouverneur se lava les mains, et leur « livra Jésus pour être crucifié ».

Marie, au milieu de la foule, entendait ces hurlements de haine. Toutes ces vociférations entraient violemment dans sa tête et ses compagnes devaient la soutenir. Elle entendit la sentence, la condamnation à mort et l'ordre brutal :

- Qu'il soit flagellé !

Le chemin de croix n'en était qu'à son début. L'inimaginable, l'insoutenable allait s'accomplir. Jésus l'avait certainement préparée, mais il ne pouvait décrire dans le détail tout ce qu'il avait accepté de supporter. Ainsi Marie, créée pour enfanter le Dieu Amour, préservée du péché pour ne connaître que la bonté, la bienveillance maternelle, allait se trouver comme agressée par la haine, la violence et la souffrance. Elle découvrait minute par minute tout ce qu'une mère ne pouvait supporter.

Son fils bien-aimé est dépouillé de ses habits, suspendu à une poterne comme une bête de boucherie. Les soldats se saisissent de fouets aux lanières équipées de pièces métalliques pour labourer les chairs. Ils ont l'habitude ! les prisonniers généralement hurlent de douleur et finissent par s'évanouir. Jésus reste silencieux. Le sang coule, les coups violents font éclater les muscles. Alors les bourreaux en rajoutent. Ils veulent entendre les cris de douleur, car tous les prisonniers condamnés à ce supplice l'ont naturellement bien mérité. Jésus est en union intime avec son Père. Il offre tout pour détruire le péché et rester fidèle à son amour pour les hommes qu'il est venu sauver.

Le rituel se poursuit implacablement. La dérision fait partie du supplice. Puisque Jésus se déclare roi des juifs, les bourreaux vont inventer une cérémonie de leur

invention. On lui met un manteau rouge sur les épaules, un roseau, avec un plumeau au bout en guise de sceptre, dans une main, et enfin, sur la tête, une couronne confectionnée avec des branches d'épineux comme les acacias. Et voilà que le sang jaillit des blessures de la tête au point de l'aveugler et de le rendre méconnaissable.

Comment ne pas imaginer les tortures endurées à la fois par le fils et la mère. Marie est en permanence au bord de la défaillance. On martyrise son fils et elle se tient là, impuissante, seule avec sa douleur. Autour d'elle, les insultes, les moqueries redoublent. Mais pourquoi tant de haine ? C'est le mal qui se déchaîne, ce sont tous les démons du cœur de l'homme qui livrent une ultime bataille contre l'amour divin.

La marche vers la mort.

À subir un tel régime, tout homme normalement constitué serait déjà au moins à demi-mort. Les soldats s'en rendaient bien compte. Ce pauvre prisonnier était prêt à tout instant à rendre l'âme, mais les ordres étaient qu'il soit crucifié selon le rituel habituel. Il devait donc porter sa croix jusqu'au lieu du supplice. Les ouvriers avaient déjà taillé les instruments pour Jésus et les deux autres condamnés qui faisaient partie du lot protocolaire ce jour-là.

Alors, sous les yeux horrifiés de Marie, on arracha le manteau « royal » de Jésus pour le revêtir de sa tunique d'origine. Les plaies ravivées se remirent à saigner et Jésus était au bord de l'épuisement quand on le chargea de ce lourd madrier qui servirait de croix. Le cortège prit le chemin du Golgotha, une sorte de large sentier très raide qui conduisait directement sur le lieu du calvaire. Il y avait les soldats chargés de pousser les prisonniers jusqu'au sommet, et les gens qui venaient jouir du spectacle. Un peu en retrait avançait Marie, soutenue par ses compagnes. Elle priait pour son fils, et chaque faux pas, chacune des chutes de Jésus épuisé, entraînait en elle comme un glaive de torture. La marche fut longue, les chutes nombreuses au point qu'un ouvrier de passage, Simon de Cyrène, fut réquisitionné pour aider au portage de la croix.

Enfin le groupe atteignit le sommet du crâne appelé Golgotha. Il dominait la ville pour servir de lieu de supplice et rendre les châtements encore plus exemplaires. Jésus est déchargé de sa croix et remisé dans une cabane en attendant les préparatifs du crucifiement. Dépouillé une nouvelle fois de ses vêtements, souffrant de sa nudité totale et du froid ambiant, il entendait les coups de marteau des ouvriers chargés d'assembler les madriers, les soldats qui plaisantaient pour se divertir de la corvée qui leur était imposée. Et Lui, notre Sauveur, parqué comme un déchet dont il fallait se débarrasser au plus vite.

Quand il fut extirpé de ce réduit, ce fut pour l'allonger sur les bois de supplice et enfoncer d'énormes clous dans les poignets et les pieds. On le tirait dans tous les sens pour ajuster les membres aux endroits de fixation prévus et les os, les muscles, les ligaments, craquaient et se déchiraient. Quand les croix furent dressées et logées dans leur trou de fixation, une ultime secousse arracha à Jésus un cri de douleur.

Cette fois, tout était presque consommé.

Marie se tenait maintenant au pied de la croix avec l'apôtre Jean qui l'accompagnait en permanence. Elle a pu recueillir les dernières paroles de son fils et les derniers signes de souffrance.

- Père, je remets mon âme entre vos mains !

Et dans un grand cri, un cri immense qui traversait les siècles et tous les univers, Jésus expira !

**La fin de l'aventure ? Non !
Le commencement de la rédemption du monde !**